

Le puzzle de nos vies vibre sur la scène

ERIC BULLIARD

Dans *Le temps et la chambre*, que le Théâtre de l'Ecrou monte à Nuithonie, les souvenirs, les rêves, les regrets et les espoirs s'entremêlent. Comme dans la vie.

CRÉATION. On aimerait raconter la fin de la pièce, mais ça ne se fait pas. Contentons-nous de souligner à quel point elle est réussie. Le puzzle s'est assemblé bien avant, mais, au bout de deux heures, il prend toute sa puissance émotionnelle. Frissons. C'était *Le temps et la chambre*, c'étaient des souvenirs, des rêves, des rencontres. La vie, quoi. Au moment de retourner dans la nôtre, des mots de Shakespeare nous viennent en tête. «Nos divertissements sont finis. Nos acteurs étaient tous des esprits (...) Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves et notre petite vie est enveloppée dans un somme.» Il flotte ainsi un parfum d'incertitude onirique dans la pièce de Botho Strauss que le Théâtre de l'Ecrou présente à Nuithonie, jusqu'à dimanche. Le metteur en scène Patrick Haggiag joue parfaitement de ce flou: il s'empare de cette œuvre complexe en équilibriste subtil, mêlant les éléments du quotidien- une fête, une montre oubliée, des mots banals que l'on répète sans même y songer - aux réflexions sur la mémoire et l'identité. Toute la pièce oscille ainsi entre l'apparente simplicité et les envols poétiques, voire psychanalytiques.

Fourmis humaines Difficile de résumer *Le temps et la chambre*. Disons qu'il est question du temps et d'une chambre... Le temps, avec ce qu'il comprend d'oublis, de trous, de sauts. La mémoire demeure fragmentée et n'a que faire de la chronologie. Elle croise les époques et les gens, rencontrés plus ou moins brièvement, revenus pour disparaître à nouveau. Quant à la chambre, elle est ce lieu où les souvenirs s'entrelacent, ce lieu intime qui s'ouvre parfois aux inconnus et aux quatre vents traversant les imposantes fenêtres. Ce lieu qui conserve, dans l'air ou dans les murs, les traces des «fourmis humaines» passées par ici. Après un premier acte abstrait, où l'on craint parfois de se perdre, la pièce s'éclaircit, tel un brouillard qui se dissipe. Au cœur de cette mosaïque se trouve Marie Steuber (Céline Cesa), ses amis, ses amours, ses emmerdes, comme dirait l'autre. Elle voyage, trouve un emploi, tisse un réseau de relations.

«Pas dans le texte»

Cette vie est aussi la nôtre et Patrick Haggiag ne manque pas de le

souligner, en brisant le quatrième mur ou en rappelant, d'une façon assez brechtienne, que nous sommes bien au théâtre. «Je sais que ce n'est pas dans le texte, je m'en fous complètement», lâche par exemple Jacqueline Corpataux.

Ecrite à la fin des années 1980, *Le temps et la chambre* demeure étonnamment actuelle, tant elle traite de la solitude, de l'absurdité de nos destinées, mais aussi de la violence faite aux femmes, de la lâcheté masculine. Ou encore des regrets, de l'urgence de vivre. La scénographie aux allures intemporelles, les références culturelles (de l'âge d'or hollywoodien à Pulp Fiction) contribuent à brouiller la temporalité. Dans ce kaléidoscope, l'ensemble de la distribution (Simon Labarrière, Jonas Marmy, Didier Menin, Diego Todeschini, Yves Jenny et Valentine Cuenot, en plus des deux précitées) brille avec une belle intensité. Mais peut-être que «nos acteurs étaient tous des esprits»... ■ *La chambre*, ce lieu qui conserve les traces des «fourmis humaines passées par ici». ANAïs PEWQUIER

